

Plusieurs membres. — Et l'Institut? — Qui est-ce qui a fondé l'Institut?

Mgr. Dupanloup. — Oui, vous avez éteint la flamme! Vous aviez, avant 89, plus d'élèves, plus d'humanistes, avec 24 millions d'âmes, que vous n'en avez aujourd'hui avec 36 millions d'habitants. Oui, il y a eu une flamme qu'il faut réveiller, et vous ne la réveillerez, messieurs, que par la liberté, par l'émulation et par la concurrence.

Vous parlez de l'Institut; mais laissez-moi vous dire que, sans le premier empereur, votre Institut n'était rien. C'est lui qui l'a créé, c'est là un fait certain, incontestable, c'est de l'histoire...

M. Beaussire. — En supprimant l'Académie des sciences morales et politiques.

Mgr. Dupanloup. — Voici encore ce que disait, sur ce point précis dont je viens de parler, M. Duruy, un ministre de l'instruction publique que vous avez aimé, messieurs...

“ Les facultés qui préparent directement à certaines carrières, aux carrières lucratives, il faut bien dire le mot, comme celles du droit et de la médecine, voient partout une nombreuse jeunesse autour de leurs chaires; mais les facultés des lettres et des sciences sont, en plus d'un lieu, languissantes, et nulle part elles ne réunissent un public d'élèves assidus.

“ Et rien ne ressemble chez nous à ces populeuses et vivantes universités d'outre-Rhin, où les maîtres abondent et les élèves aussi.

“ Il faudrait donner à nos professeurs, au lieu d'un auditoire flottant d'amateurs et d'oisifs et sans cesse cesse renouvelé, de véritables élèves.”

Eh bien, quoi qu'il en soit, de cette désertion des cours, de cet abandon de la haute culture intellectuelle, de ce mépris des études désintéressés, il y a des causes multiples; mais il y en a une sur laquelle je vois tomber d'accord, sauf de rares exceptions, les hommes les plus éminents et les plus compétents: c'est la centralisation et le monopole. Peu de temps après nos revers, l'Académie des sciences s'en est préoccupée; son attention a été attirée vers ce grave sujet, elle en a délibéré dans une assemblée mémorable, et c'est là que des aveux comme ceux que je vais vous lire ont, je ne dirai pas échappé, — rien n'échappe à de tels esprits; ils disent ce qu'ils veulent dire et ils le disent bien, comme vous allez l'entendre.

Je sais bien qu'ici je ne serai pas d'accord avec M. Paul Bert; il réclame la liberté, je la réclame aussi; du moins il la demande, mais nous ne demandons pas la même.

Oh! je vais m'expliquer franchement et clairement, messieurs.

La liberté que je désire, il s'en défie, et il a consacré une partie de son discours à nous en montrer, autant qu'il l'a pu, l'impuissance et le péril. La liberté qu'il demande, je n'en veux pas. Et il a cité à cette occasion, de moi, une parole que je maintiens. M. Paul Bert, hier même, à cette tribune, a dit que pour lui la liberté de l'enseignement consistait à tout enseigner à la jeunesse, et à cette étrange parole il a donné ce commentaire textuel, je l'ai lu dans le *Journal Officiel*:

“ Oui, il faut que toutes les opinions, les plus étranges, si elles trouvent un homme assez étrange et assez osé pour les produire, se produisent, et que la jeunesse soit enseignée par là.”

M. Paul Bert. — Dans les limites et sous l'autorité de la loi!

Mgr. Dupanloup. — Eh bien, messieurs, c'est en présence de cette phrase que je répète ma parole. Oui, à l'insu de leurs auteurs, de telles phrases sur la liberté de tout enseigner à la jeunesse, même les opinions les plus étranges et les plus osées, sont de déplorables sophismes!

Et la raison en est simple, car s'il y a des pères de famille parmi vous, je les défie de me contredire.

Est-ce que ces étudiants, ces enfants, ces jeunes gens

sont en état, sont de force à se défendre contre de tels professeurs, contre un tel enseignement? Et vous voulez que, moi, je les livre sans défense, avec un esprit encore imparfait, à toutes les séductions d'un enseignement étrange et osé, auquel vous prétendez abandonner les chaires de l'enseignement!

Non, messieurs. Quand j'ai écrit cette parole, je me suis souvenir tout simplement de la maxime païenne: *Maxima debetur puero reverentia.*

Voilà un respect que je n'oublierai jamais.

Une voix à gauche. — Ce ne sont pas des enfants!

Mgr. Dupanloup. — L'un de vous me répond: Ce ne sont pas des enfants! Messieurs, j'ai passé ma vie avec la jeunesse, et je répondrai à l'honorable membre qui m'interrompt, qu'un jeune homme de dix-sept ans qui vient de passer son baccalauréat, qui va à ces cours étranges et osés, est incapable de résister à cet enseignement. Vous pouvez lui supposer toute la vigueur d'esprit dont il peut être capable, il n'en aura jamais assez. Jamais vous ne trouverez un jeune homme de cet âge qui puisse résister à un pareil enseignement, et voilà pourquoi, ami des pères de famille et de la jeunesse, je ne la lui livrerai jamais.

Du reste, M. Paul Bert s'est refuté lui-même dans son discours, où, je suis obligé de le dire, j'ai rencontré plus d'une contradiction. Il s'est refuté lui-même lorsqu'il a dit, — et c'est une noble parole, je ne la lui reproche pas, je la célèbre, et je regrette de ne pas l'avoir trouvée avant lui: — “ Le professeur est le magistrat de la vérité démontrée.”

Est-ce que ces opinions étranges et osées dont vous parlez sont des vérités démontrées? Evidemment, non!

Il me suffit, pour réfuter ces étranges paroles, il me suffit de répéter sa définition du vrai professeur: “ C'est le magistrat de la vérité démontrée.” Or, ce n'est pas le professeur osé et plus ou moins partisan des opinions les plus étranges et quelquefois les plus périlleuses pour la jeunesse.

Si j'ai le chagrin de ne pas me trouver d'accord avec M. Paul Bert sur ce point très-grave, j'ai la satisfaction de me trouver d'accord avec les esprits les plus éminents, les plus compétents de France et avec les savants les plus considérés dans toute l'Europe.

Voici ce que M. Dumas écrivait:

“ C'est la centralisation appliquée à l'université qui, d'un avis général, a tué l'enseignement supérieur. La commission avait reconnu, à l'unanimité, que le mode actuel de l'enseignement ne pouvait être continué sans devenir pour lui une source de décadence, d'affaiblissement et de dégénérescence; il n'en pouvait être autrement; car, — observait encore M. Dumas, vice-président du conseil supérieur de l'instruction publique, — car tous les établissements soumis à un même régime, au même programme, attendant la vie d'un centre commun, finissent par s'endormir dans une douce apathie.”

M. Sainte Claire Deville, autre membre de l'Académie des sciences, disait avec l'assentiment de ses collègues: “ Je fais partie de l'université depuis longtemps, eh bien! voici en mon âme et conscience ce que j'en pense; l'université, telle qu'elle est organisée, nous conduirait à l'ignorance absolue; je voudrais que l'Académie des sciences employât toute son autorité pour faire sortir de ses gonds la porte rouillée qui s'est fermée sur notre enseignement depuis 1792.”

C'est dans cette même Assemblée que le général Morin disait: “ Comment s'étonne-t-on de notre infériorité? quand j'ai parcouru l'Allemagne en 1864, j'ai constaté qu'il existait vingt instituts, dont le niveau des études est à la hauteur de notre école polytechnique..... Comment comparer nos institutions à cette puissante organisation scientifique? ”